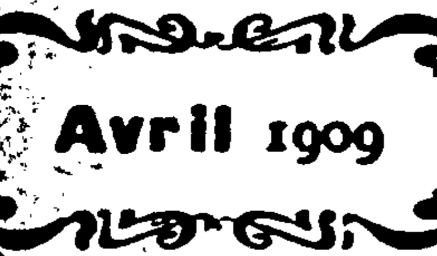
N° 40 — 4e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes

Avril 1909



Rédaction et Administration :
...ge du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
1, Rue Dumont d'Urville
ALGER




# LA VIE FUTURE

## SOMMAIRE

# IMMENSITÉ DE L'ŒUVRE DE DIEU
# BEAUTÉ ET GRANDEUR DU FIRMAMENT

L'œuvre de Dieu, c'est tout ce qui est pur, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand. C'est le beau, le vrai, le bien sous toutes les formes possibles.

Pour être véritablement ouvrier de Dieu, il est nécessaire de développer, d'abord en nous, et en dehors de nous, la vérité, la charité, la justice et la bienfaisance réelles et actives. L'ouvrier de l'œuvre divine ne doit pas être simplement végétatif ; mais il doit tendre à s'élever sans cesse vers les sphères supérieures de la pensée, du sentiment et du devoir, sous peine de déchoir et de ne pas mériter le titre d'enfant de Dieu ; nous devons nous attacher aux choses éternelles, d'une manière absolue. Ce monde n'est pas un chaos, car l'histoire du genre humain n'est pas soumise à des lois arbitrairement changeantes, contradictoires et irrationnelles. Nous avons tous, au contraire, à réaliser une œuvre spéciale, concordante à l'harmonie universelle.

Chacun de nous doit savoir qu'il a un rôle à remplir dans l'épopée de la famille humaine, venant du réel et marchant vers Dieu, centre de toutes les aspirations et de toutes les harmonies.

Nous devons bien nous persuader que nous ne sommes pas isolés dans ce monde, car nous faisons partie d'un ensemble de créatures semblables à nous, formant ce qu'on appelle l'humanité. Nous devons donc réagir contre tout ce qui tend à nous déprimer et à nous avilir. Tout ce qui met obstacle aux sentiments d'amour mutuel, tout ce qui est injuste, doit être combattu par toutes les âmes d'élite qui sont réellement animées de l'esprit d'amour fraternel.

N'oublions jamais que nous sommes les ouvriers de Dieu sur la terre et que nous ne devons jamais rester sourds à la souffrance,

car rien ne se perd dans le monde moral, pas plus que dans le monde physique, puisque le bien réalisé, même dans les conditions les plus infimes, a des effets qui se prolongent pendant toute l'éternité.

Nos actions de bienfaisance, de générosité, de bonté et de vertu doivent rester des héroïsmes inconnus, des tendresses pleines de sentiments et dévouements obscurs.

Unissons nos efforts à ceux des esprits supérieurs qui gouvernent et dirigent les peuples, et aux grands génies des mondes supérieurs qui président aux destinées de l'humanité, dans tous ses besoins.

C'est une profonde erreur de croire que les invisibles supérieurs sont impuissants pour le présent et que leur action est sans effet pour l'avenir.

La protection des invisibles supérieurs est toute puissante, car dans les cas de détresse ce sont eux qui raniment nos espérances et qui soutiennent notre courage dans les tribulations et les dangers de la vie.

Que nos cœurs soient partout où se trouvent le droit et le devoir et n'oublions pas ces mots du poëte latin : « Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger. »

Cette belle pensée doit nous rappeler sans cesse qu'étant les ouvriers de Dieu, tous nos efforts doivent tendre au soulagement de la souffrance, dans toutes les circonstances de notre vie où notre secours est utile.

Mais l'immensité de l'œuvre de Dieu échappe en partie à l'homme par suite de sa grandeur et de son élévation au-dessus de toutes les humanités.

Dans cette pensée, élevons nos regards vers le firmament et considérons le ciel étoilé où brillent les innombrables corps célestes. La formation et le gouvernement de cet univers infini sont uniquement l'œuvre de Dieu seul et l'humanité ne peut y participer, en quoi que ce soit.

Il n'y a point de repos dans la marche de l'Univers, car le drame de la vie universelle suit son cours, sans commencement et sans

fin, pendant toute l'éternité. Cette marche perpétuelle et éternelle est semblable à celle d'un cercle que l'on parcourt depuis un temps immémorial, sans arriver à la fin.

En considérant la voûte éthérée du firmament, on est ravi d'admiration par les beautés du ciel étoilé ; car la multitude infinie des astres qui s'y déploient avec la plus grande magnificence est incommensurable et sublime.

On aperçoit, en effet, le firmament parsemé de milliers de milliards de points lumineux d'une inégale grandeur, qui semblent avoir été jetés au hasard dans l'immensité des cieux. Ces inégalités de grandeurs et de rayonnements proviennent de la distance plus ou moins grande qui sépare ces corps célestes de nous ou plutôt de la terre.

Mais, d'autre part, ces innombrables corps célestes s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance.

C'est ainsi que se sont formés tous les astres qui, comme membres d'une même famille, gravitent autour du soleil duquel ils dépendent.

D'après la véritable genèse de l'Univers, rien ne commence, rien ne finit, tout change, se modifie et se transforme éternellement, suivant des lois communes.

Nous ne nous occuperons pas de la quantité ni de la grandeur des étoiles qui brillent dans le firmament ; car on accumulerait les milliards sur les milliards, pendant des milliards d'années que nous n'aurions pas avancé la question, laquelle resterait insoluble comme le premier jour. Il est certain d'ailleurs qu'on ne peut dénombrer l'infini ; on ne peut assigner des bornes là ou il n'y en a pas.

Malgré que la distance qui sépare de nos regard la généralité des corps célestes, on sait que le soleil du Centaure est situé à huit milliards de lieues de la terre ; on sait aussi que l'on emploierait trois millions d'années pour arriver jusqu'à cet astre et qu'une locomotive lancée à toute vitesse ne mettrait pas moins de soixante millions d'années pour atteindre l'astre le plus proche de nous.

Le Cygne, qui est ensuite le plus rapproché de nous, se trouve à

une distance de plus de deux cent mille milliards de lieues.

Nous ne nous appesentirons pas sur ces questions astronomiques. Nous nous bornerons à dire quelques mots sur les satellites les plus importants du soleil.

Jupiter, qui est la plus grosse planète de la constellation, est treize cents fois plus volumineux que celui de la terre.

Les saisons et les jours sont les mêmes sur chaque point de sa surface. Il n'y a donc dans Jupiter ni zone tropicale, ni zone tempérée, ni zone boréale. Il y règne un printemps perpétuel.

Saturne est la seconde planète de la constellation du soleil, comme volume. Celui-ci dépasse de près de sept fois celui de la terre et équivaut aux trois cinquièmes de celui de Jupiter.

Uranus a un volume soixante quatorze fois supérieur à celui de la terre.

Ce sont les trois plus grosses planètes de la constellation du soleil.

L'univers étant infini, reste inconnu dans ses parties aux investigations des astronomes.

On ne peut considérer le monde universel sans être ravi d'admiration.

L'humanité étant appelée à parcourir un certain nombre des planètes habitées, un sentiment d'impatience a donc justifié le désir d'aller voir les mondes que nous sommes appelés à habiter.

Dans ces conditions, loin de redouter la mort, nous devrions plutôt la désirer, puisque c'est elle qui nous donnera accès dans ces planètes plus belles et plus avancées que la nôtre.

D'après ces données, la mort c'est le triomphe de l'âme qui se dématérialise ; c'est le bonheur qui s'ouvre devant des horizons infinis, car la vie qui paraît éteinte dans la nuit du tombeau reparaît, plus belle d'avenir, d'espérance et d'immortalité.

Ah ! combien sont belles les ravissantes perspectives des beautés infinies des mondes supérieurs destinés à devenir notre future patrie. Ces visions éthérés, qui sont l'écho de l'idéal qui doit devenir une réalité, ont des charmes d'une beauté infinie.

Dans ce moment où l'âme est absorbée par l'empire de ses espé-

rances en la vie future, le cœur est inondé des délices qui subjuguent tous les plus suaves sentiments.

Il importe donc que ces riantes pensées de bonheur, entrevu sans l'idéal qui est destiné à devenir une réalité, attirent notre attention.

Nous devons voir dans la mort une simple phase de notre vie générale, sans nous arrêter aux superfluités de la terre.

Que les âmes d'élite qui comprennent leur destinée laissent au temps le soin de couvrir le passé de ses voiles et qu'elles s'élancent radieuses d'espérance en l'avenir divin, portées sur les ailes des messagers de l'Infini.

La mort nous ouvre les portes d'une nouvelle vie, et de notre ascension glorieuse vers l'idéal du vrai, du bien et du bonheur éternel.

Nous concluons par les vers suivants :

Pourquoi craindre la mort ! elle n'existe pas.
Pourquoi tant redouter le moment du trépas !
Car l'immortalité qui nous rend l'espérance
Nous montre l'avenir comme une récompense
Le beau rayonnement d'un monde plein d'amour
Nous montre aussi la fin de ce triste séjour,
Ah ! plaignons donc surtout, et protégeons sans cesse,
Les pauvres désolés qui plient sous la détresse
Tout passe, tout finit bien loin de nos regards,
Tout disparait hélas ! par un prochain départ.
La pauvre vie
Que l'on envie ;
Ses courts instants
Sont des tourments !

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*



# MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

## II

L'âme est faite pour voyager dans les cieux.

YOUNG.

Alma Z... était une jeune fille très saine et très intelligente, d'un caractère solide et attirant, d'un esprit d'initiative dans tout ce qu'elle entreprenait. étude, sport, relations sociales. A la suite de surmenage intellectuel et d'une indisposition négligée, sa santé se trouva fortement compromise et aprés deux années de grandes souffrances, une seconde personnalité fit brusquement son apparition. Dans un langage mi-enfantin, mi-indien, cette personnalité s'annonçait comme étant le n° 2, venue pour soulager les souffrances du n° 1. Or, l'état du n° 1 était à ce moment là des plus déplorables : douleurs, débilité, syncopes, insomnie, stomatite mercurielle d'origine médicamenteuse qui rendait l'alimentation impossible.

Le n° 2 était gai et tendre, d'une conversation spirituelle gardant toute sa connaissance, se nourissait bien et abondamment, pour le plus grand profit, disait-elle du n° 1. La conversation, toute raffinée et tout intéressante qu'elle fût, ne faisait rien soupçonner de ces connaissances acquises par la première personnalité. Quatre ans après l'apparition de la seconde personnalité, il en apparut une troisième qui s'annonça sous le nom de *Gamin*. Elle était complètement distincte et différente des deux autres et avait pris la place du n° 2 qu'elle garda pendant quatre ans.

Toutes ces personnalités, quoique absolument distinctes et caractéristiques étaient délicieuses chacune dans son genre et le n° 2 en particulier a été, et est encore, la joie de ses amis, toutes les fois qu'elle apparait et elle apparait toujours aux moments de fatigue excessive, d'excitation mentale, de prostration ; elle survient alors et persiste parfois pendant quelques jours. Le *moi* original affirme toujours la supériorité, les autres n'étant là que dans son intérêt. Le n° 1 n'a aucune connaissance *personnelle* des deux autres per-

sonnalités, elle les connaît cependant bien, le n° 2 surtout, par les récits des autres et par les lettres qu'elle reçoit d'elle ; et le n° 1 admire les messages fins, spirituels et souvent instinctifs, que lui apportent ces lettres ou les récits de ses amis.

Pendant le fonctionnement de la seconde personnalité, le moi primitif ou original est effacé entièrement et, pour lui, il se produit une lacune dans le temps. Une chose se dégage de ce qui précède : l'existence au-dessus du niveau de notre conscience d'une réserve de facultés au-dessous du niveau de notre conscience d'une réserve de facultés latentes, insoupçonnées. L'expérience montre en second lieu que toutes les fois qu'il a été possible de faire appel à l'aide de la suggestion hypnotique aux couches profondes de notre personnalité, cet appel est rarement resté sans réponse.

La personnalité humaine, en se développant depuis ses ancêtres inférieurs s'est différenciée en deux parties dont l'une est adaptée aux besoins matériels et planétaires, l'autre, à l'existence spirituelle et cosmique. Le moi subliminal, pour la simple direction qu'il donne à l'état de sommeil, est capable soit de rajeunir l'organisme en lui infusant de l'énergie empruntée au monde spirituel, soit d'affaiblir temporairement le lien qui l'attache à l'organisme et de s'épancher dans l'exercice de fonctions supranormales : télépathie, extase.

On voit les couches les plus profondes du moi intervenir de temps à autre dans un but thérapeutique ou mettre en œuvre des facultés échappant au contrôle du moi supraliminal. C'est à l'aide de l'hypnose qu'on provoque souvent l'action de ces facultés subliminales.

Nos lecteurs savent que par la suggestion on guérit certaines maladies. Mais pour que le résultat désiré se produise, il faut l'intervention d'un autre facteur dont il n'a pas été suffisamment tenu compte jusqu'ici : il faut que la suggestion du dehors se trouve transformée en une sugestion venue du dedans c'est-à-dire en autosuggestion et la suggestion devient ainsi *un appel efficace au moi subliminal.*

Dans l'hypnotisme, de même que dans l'extase, la léthargie et le somnambulisme, le moi subliminal surnage à la surface et se

substitue au moi supraliminal dans la mesure nécessaire à l'accomplissement de son œuvre.

Tout le monde connait l'exactitude et la précision avec lesquelles sont éxécutées les suggestions post-hypnotiques, c'est-à-dire des ordres suggérés pendant le sommeil hypnotique, mais devant être exécutés plus tard à date est à heure fixés. Au moment d'exécuter cet ordre, le sujet retombe momentanément dans le sommeil hypnotique et ne se rappelle plus l'avoir exécuté. Ceci prouve bien que l'ordre suggéré faisait partie d'une chaine de souvenirs existant simultanément avec la chaine de souvenirs de l'état de veille mais dans les profondeurs, du subliminal, et sans rapports avec cette dernière.

Ces suggestions *à échéance*, c'est-à-dire ces ordres donnés pendant le sommeil et devant être exécutés dans des circonstances déterminées, après un laps de temps défini, montrent le dégré d'intelligence pouvant être mis en jeu, en dehors de toute intervention de la conscience supraliminale. C'est ainsi par exemple que M. Milne Bramwell ordonne à un sujet hypnotisé de tracer une croix lorsque 20.180 minutes se seront écoulées à partir du moment où l'ordre est donné. Le fait que cet ordre a été exécuté montre qu'il existe une mémoire subliminale qui se maintient pendant le cours de notre vie ordinaire et se réveille lorsque les circonstances au milieu des quelles tel ordre doit être exécuté se trouvent réalisées.

*(A suivre)* Isidore Leblond.

# Crise d'une Ame allant vers l'Idéal

Dans un de nos numéros de *La Vie Future* de l'an passé, nous faisions appel à nos frères en croyance et les priions de vouloir bien nous adresser tout ce qui, au point de vue moral ou philosophique, pourrait intéresser nos lecteurs.

Cet appel a été entendu et un de nos abonnés nous envoie une série de trois articles dont le titre : « Crise d'une Ame allant vers l'Idéal » dépeint bien les vicissitudes par lesquelles toute âme humaine est obligée de passer pour aller des bas-fonds où l'enlise la matière, vers ces sommets sublimes où règnent le Beau, le Bien, le Vrai, c'est-à-dire Dieu ou Harmonie Universelle.

C'est donc avec plaisir que nous ouvrons les colonnes de notre Revue à notre collaborateur occasionnel et nous faisons des vœux pour qu'il ait de nombreux imitateurs.

H. V.

28 Mars 1909

Monsieur le Directeur de *La Vie Future*

Permettrez-vous à une âme de venir dire à ses frères en humanité, et par la voix de votre estimable Revue, par quelles angoisses, par quelles tribulations, elle a dû passer ; par quelles épines elle fut déchirée en parcourant la route qui conduit, des ténèbres à la lumière, de l'égoïsme à l'amour altruiste et pur, de l'erreur à la vérité, de la fange du cloaque, où l'on s'enlise, au roc immaculé ou l'on édifie sa foi inaltérable et indestructible ?

Permettrez-vous à cette même âme, de se donner comme exemple à ceux de ses frères qui souffrent comme elle a souffert, qui gémissent comme elle a gémi, qui cherche Dieu comme elle l'a cherché, et de leur dire : « J'ai marché sur la voie du calvaire derrière le frère aîné Jésus. J'ai suivi sa trace et je suis allé à la vérité. Je suis inondé de la lumière Divine. »

Je ne puis en douter car vous comprenez que j'obéis au cri de ma conscience, c'est-à-dire à la pensée de Dieu, et je vous en témoigne, à l'avance, toute ma reconnaissance.

Une Ame.

## A mes Frères en Humanité

« Réfléchis sur tes défauts. Réalise entièrement leur mal et les plaisirs transitoires que tu y trouves, et prends fermement la résolution de faire ton possible pour ne point y retomber une autre fois. Cette analyse de toi-même, et ta comparution devant le tribunal de ta conscience, avancera ton progrès spirituel d'un degré inappréciable. »

La profondeur du conseil ci-dessus m'a fait rentrer en moi-même et réfléchir très longuement. J'ai compris que le monde n'est, après tout, qu'une vaste école, une académie éducatrice, ou aucune expérience, quelque douloureuse ou ridicule qu'elle puisse être n'est sans objet ou sans valeur pour l'homme qui réfléchit et observe.

En effet, les maux que nous rencontrons ne nous rendent que plus sages. Ce sont les leviers avec l'aide desquels Dieu nous excite sans relâche à nous perfectionner. Les erreurs même que nous commettons nous seront utiles dans l'avenir, Les chagrins, les déceptions, les peines de cœur, etc, sont autant de moyens d'éducation, d'élévation. Grâce à la douleur, les caractères se trempent, l'expérience s'acquiert. La douleur, en un mot, est le feu purificateur qui nous conduit vers Dieu.

Il n'y a donc pas lieu de se plaindre d'aucune destinée, même la moins enviable en apparence.

En résumé, nous devons employer tous les évènements de l'existence comme des leçons dont on doit profiter. Il faut accueillir avec joie, dans notre existence quotidienne, tout ce qui vient écorner notre personnalité. Nous devons être reconnaissants envers tous les « gens désagréables » qui nous marchent sur les pieds, agacent notre sensibilité, froissent notre amour propre Ce sont là nos meilleurs amis, nos auxiliaires les plus utiles.

J'ai aussi et surtout compris la beauté de la souffrance quand elle a pour effet de nous rendre plus aptes au travail. Les luttes et les épreuves, je l'ai déjà dit, sont nécessaires pour développer en nous l'intelligence et le caractère. Elles nous détachent des choses vaines et frivoles. Il est doux de souffrir quand on sait et qu'on a foi. Quelle bonté et qu'elle sensibilité pourrait avoir celui

qui n'a jamais souffert? Mais quelle différence avec la souffrance de l'ignorant, du sceptique ou de l'incrédule! on est tenté de souhaiter pour soi-même toutes les souffrances et toutes les détresses du monde pour permettre au reste du genre humain d'être délivré et heureux. La crucifixion de Jésus est alors comprise et enviée. Ce sont les vies de sacrifice qui développent les qualités généreuses et c'est par la souffrance seule que nous pourrons arriver à la perfection et à la pureté. « On ne monte au Capitole que par un escalier sanglant. »

Ce n'est que par la souffrance que nous pouvons nous rendre dignes de servir l'orphelin qui, par ses cris, réclame sans cesse la nourriture spirituelle.

C'est enfin et surtout par la souffrance que l'homme arrive à se connaître c'est-à-dire à apprécier les forces latentes qui sont en lui, la dose d'énergie dont il est capable. C'est quand il a une pleine conscience de l'effort qu'il faut faire pour supporter la souffrance, de la vigueur qu'il faut déployer pour la vaincre, que l'homme arrive à une pleine maîtrise de lui-même, se dirige par sa propre volonté, se domine et se connaît.

La souffrance est donc bien réellement une nécessité comme l'a si bien dit Alfred de Musset :

« L'homme est un apprenti, la doulenr est son maître
« Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert. »

Et, pour terminer sur ce point, ces belles paroles prononcées par Bouddha 600 ans avant Jésus : « Si un homme me fait tort, je lui répondrai en l'enveloppant de mon amour; plus il me viendra de mal de son côté, plus je lui enverrai de bien. — que l'homme réponde à la colère par l'amour, au mal par le bien, à l'avarice par la libéralité, au mensonge par la vérité. La haine disparait devant l'amour, c'est la Loi Eternelle. »

Ces sublimes paroles m'ont donc amené à reconnaître que « La pitié et la compassion sont les sentiments avec lesquels nous devons regarder toutes les erreurs humaines. Il ne faut laisser place à aucune autre émotion comme la rancune, l'ennui et la mauvaise humeur, car ces sentiments sont nuisibles, non seulement à nous

mêmes, mais encore aux personnes qui se trouvent les avoir fait naître en nous, mais que nous voudrions en même temps voir meilleures et définitivement à l'abri de toute erreur. »

Toutes ces pensées m'ont conduit à une conclusion qui me crée un ultime devoir : Connaître les hommes, leur égoïsme, leur légèreté, leurs ambitions malsaines ; avoir été cruellement brisé par eux, ne plus estimer leurs suffrages, ne plus désirer leurs sympathies et ne jamais les mépriser.

Je dois trouver en moi un profond sentiment d'amour et de pitié qui me porte à les plaindre et à me devouer pour les servir, Je dois trouver, dans leur conduite même, la preuve éclatante de leur ignorance et de leur égarement: « Qu'es-tu donc, me direz-vous, pour nous parler ainsi ? » Un croyant.

Le croyant, est l'Evangile fait chair. S'il rencontre un blessé, moralement ou physiquement, il verse sur ses blessures le baume qui soulage sans lui demander le nom de sa tribu. C'est un frère.

Le croyant à la main et le cœur ouverts. Il marche sur la terre en regardant le ciel. Il prie, aime et pardonne. L'esprit de jalousie ne le visite jamais. La concorde et l'union couchent sous sa tente. Il se repose sur la volonté et la justice de Dieu, c'est-à-dire sur la Loi. C'est là sa force.

Enfin, écoutez bien ceci — ô mes frères ! — Lorsqu'il passe dans la foule et qu'on lui crie : « Racca » ! — le croyant dit à son âme : « pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent. » — Le croyant porte l'idéal dans son âme, l'humanité dans ses entrailles.

Mais que vois-je et qu'entends-je ?

Des mains armées de pierres se levant, menaçantes, comme pour me lapider ! Des cris, jaillissant de nombreuses poitrines, et me jetant à la face comme un soufflet, me reprochant, comme un crime, mes imperfections, ma sensualité — disons le mot — mon immoralité !

Que celui qui est sans péché me jette la première pierre !

La sensualité, sachez-le donc, ô mes frères, est la condition mystérieuse, mais nécessaire et créatrice du développement intellec-

tuel. Ceux qui n'ont pas senti jusqu'à leurs limites, soit pour les aimer, soit pour les maudire, les exigences de la chair, sont par là même incapables de comprendre toute l'étendue des exigences de l'esprit. Et puis enfin, comment apprendre à une âme à dominer ses passions, sa nature inférieure, si elle n'a pas souffert de ses passions et des terribles résultats du joug de la nature inférieure ?

J'ai connu ces exigences de la chair. Je suis allé jusqu'à cette limite extrême qui met sur les lèvres la parole de malédiction et, dans l'âme, l'unique désir de connaître enfin l'amour vrai.

J'ai fait de très mauvaises choses, des choses méritant et ayant du reste reçu la condamnation morale la plus sévère, mais j'ai aussi et surtout développé en moi le germe de ce qui importe le plus, c'est-à-dire le désir et l'effort pour aider.

Ai-je le monopole de la chose ? oh que non.

Il arrive très souvent qu'un savant est immoral, qu'un artiste se laisse entraîner par les écarts de son imagination à commettre des actes immoraux ; qu'un altruiste, malgré son dévouement pour le bien public, ait des tares qui le fassent paraître immoral aux yeux du monde ; et cependant, tels quels, ils ont beaucoup plus puissamment aidé à la réalisation du plan divin par leurs découvertes, leurs œuvres d'art ou le développement des sentiments de fraternité, que d'autres dont la vie serait plus morale.

Le jour où ce savant, cet artiste et cet altruiste réussissent à se débarrasser de la boue qui s'attache à leurs pieds et arrivent à allier leur précieux savoir à la vie spirituelle, ils s'élancent à des hauteurs inaccessibles à d'autres qui auront été plus moraux, mais dont l'œuvre aura été moins féconde. C'est à ceux-là que doit s'appliquer, pour être bien comprise, la formule de l'Evangile : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui s'amende que pour 99 justes qui n'ont point besoin de repentance. »

D'autre part, on a une tendance à rétrécir le sens du mot « moralité » au point qu'il ne sert plus à désigner autre chose que la vertu sexuelle. Dire qu'un homme est immoral signifie que ses mœurs sont dissolues. Est-ce bien exact ? Est-on bien certain que la

moralité n'a rien à faire avec la médisance, la calomnie, le faux-témoignage, la persécution, etc. etc. ?

Il paraît que oui, puisque tous ces crimes sont commis de gaîté de cœur, et journellement, par beaucoup de personnes se considérant comme très morales. Et pourtant !... Ne sont-ce pas là des actes contre la loi d'amour, des fautes plus graves, plus pernicieuses, entraînant des conséquences mentales plus lointaines que les fautes du corps ?

Les mêmes considérations peuvent s'appliquer à la critique. Ce mot a perdu sa signification primitive. Critiquer veut dire examiner, juger une chose, décider de son mérite, de sa valeur ou non. De nos jours critiquer c'est plus que blâmer, signaler les défauts, mettre en lumière les points faibles, etc. etc. Mais je n'insiste pas.

Si mes ennemis — qui n'en a pas ? Et puis, sont-ce bien des ennemis ? — Si mes ennemis, dis-je, s'occupent tant de moi c'est qu'ils me reconnaissent quelque valeur et qu'ils me craignent.

Laissons-les donc dire et faire ce qu'ils voudront. Plus ils parleront, plus ils me feront connaître et le temps n'est peut-être pas loin où ils seront bien forcés de se taire. Leur colère ne prouve qu'une chose : leur faiblesse. Seule, la véritable force sait se posséder ; elle a le calme de la confiance. La faiblesse cherche à s'étourdir en faisant beaucoup de bruit.

Ceci dit, rappelons-nous que le croyant doit accepter les maux de la destinée mais, par la pensée, il doit s'élever au-dessus d'eux et s'en faire un marchepied pour atteindre à la vertu.

On s'abaisse par l'envie, la haine, la jalousie et toutes les mesquines passions ; on s'élève par l'oubli des offenses.

Je suis privé de l'hommage des vivants ? Que m'importe.

Au-dessus des sombres désespoirs de l'âme, j'ai sû élever, comme un monument immortel de ma foi, l'affirmation de l'homme idéal et de l'humanité régénérée. Je jouis donc d'un privilège autrement enviable. J'habite, ô mes bien aimés, une région supérieure aux vicissitudes des siècles ; mon âme aimante s'élance hors du monde visible, vers les mondes supérieurs et réels. Là, ni

la gloire, ni les honneurs, ni les hautes facultés de l'intelligence n'y ont de prix. La bonté et l'amour même n'y ont de valeur que si le sacrifice et l'abnégation sont réels.

On n'arrive à la liberté que par la victoire sur soi même et le dévouement au tout sublime, à l'Unique.

Désormais je me sens né pour les aurores flamboyantes et pour les vols d'aigle. Je demande un idéal parmi les soupirs et les blasphèmes cyniques. Je veux être une lyre dans le monde des âmes, une voix dans l'univers, voix répondant à la voix des malheureux, des opprimés du travail, des victimes de la cupidité et du luxe effréné, des martyrs de la pensée libre ou du progrès social, des écrasés de tout genre. Avec toutes ces âmes une force individuelle est entrée en moi, une force qui me grandit de plusieurs coudées, stimule mon courage, avive ma pitié.

Oui, frères en humanité, la communion des âmes est de beaucoup supérieure à celle des bouches passionnées. C'est un bonheur dont on ignore le charme. La matière, avec toutes ses apparences, n'est qu'une fantasmagorie.

Une seule chose est sûre, incontestable, c'est l'individu qui lutte et qui souffre, l'esprit qui aspire à la vérité et qui cherche à travers l'amour, la perfection, la beauté, le divin.

(*A suivre*). X....

# Actes et Parole des Morts

## Conseils d'un Père à son Fils

« Ouvre ton âme à l'invitation qui t'est faite d'être utile, à l'humanité souffrante de l'espace comme de la Terre,

« Ouvre ton cœur à la pitié et à la prière.

« Aime ton prochain comme toi même. Fais aux autres, ce que tu voudrais te voir faire à toi même. »

Voilà tous les conseils que ton père peut bien te donner. Ils sont dictés par l'unique désir de te voir un jour heureux ici bas et, plus tard, dans l'au-delà.

Au milieu de cette existence qu'il te reste encore à parcourir, vois toujours ton prochain avant toute chose.

« Vis en chrétien et spirite sincère.

« Fais toujours ton devoir sans t'occuper si les autres font le leur à ton égard.

« Vis heureux en songeant, quelle que soit ta position, qu'il y a plus malheureux que toi.

« Aie présentes à la pensée les misères humaines et dis-toi : « j'ai mission d'y apporter remède dans la mesure de mes moyens, je dois le faire.

« Surtout, sois honnête, probe et utile à tous et envers tous.

« Aie toujours l'amour de la vérité, de la saine justice, de la franchise et du devoir.

« Ouvre les yeux à ceux qui ont l'obscurité en partage.

« Fais ton devoir, quant à la propagation spirite, mais sois circonspect ; marche lentement et mesure toujours le chemin parcouru aux progrès obtenus.

« Aie constamment comme ligne de conduite, l'Evangile. Ceux qui se servent de lui comme guide, arrivent au bonheur que je te souhaite.

« Sois fort, résigné et courageux surtout aux moments de lutte.

« Ah ! enfant, laisse-moi te répéter que, quelle que soit ta position de fortune, dis-toi : « Heureux seront ceux qu'on m'aura permis de soulager. Oui, heureux ceux-là seulement. Moi, mon bonheur n'est pas de ce monde. C'est l'au delà seul que l'on m'a promis si durant une vie de labeurs, d'épreuves, de vissicitudes et d'angoisses, je me suis souvenu qu'il y avait un Dieu bon et miséricordieux. Si j'ai mis en pratique ces paroles sublimes, paroles divines : « aime ton prochain comme toi-même ». Si, enfin, ayant reçu de Dieu plus que le nécessaire, j'ai su, faisant abnégation du superflu et même quelque peu du nécessaire, m'oublier moi-même pour le plus grand soulagement de mes semblables.

« Si, évoquant le souvenir d'esprits malheureux, j'ai donné à ces âmes égarées, souffrantes, oh ! combien ! Si je leur ai donné, conseils, soutien par mes prières.

« Si, surtout, sachant que la terre n'est qu'un lieu d'exil, d'expiation, d'avancement par la souffrance dans les épreuves patiemment supportées, j'ai su ne m'y attacher que juste ce qu'il fallait et en repousser les vices et les mauvaises fréquentations... ah! les mauvaises fréquentations!

« C'est de tout ce que tu as fait, vu, entendu et appris que tu devras conclure pour diriger tes pas dans la vie qu'il te reste à passer sur cette terre.

« En quelque situation pénible que tu te trouves, n'oublie jamais que Dieu te voit, que ton protecteur t'entoure, que tes amis t'aiment et que ton père veille plus que jamais sur toi.

« Souviens-toi enfin que c'est au moment où les situations semblent les plus irrémédiablement perdues qu'elles se dénouent comme par enchantement.

« Enfant, souviens-toi aussi, qu'en un autre entretien je t'ai dit: « Ceux qui prennent l'Evangile pour guide arrivent au bonheur ».

« Tâche, pour ce qui est de ton devoir terrestre, à tous les points de vue, de l'accomplir sans arrêt. Cela te permettra de nous retrouver un jour au seuil de la vie éthérée où, tous, nous viendrons te recevoir comme un jour de fête solennelle.

Ton Père D... P. C. C.

Comte De Chatelus.

# L'AME

Dans la pièce commune, assis auprès de l'âtre,
Les rudes travailleurs écoutent le vieux pâtre.
Leur visage pensif, marqué par les autans,
Sous les feux du foyer ont des reflets sanglants.
Etendus à leurs pieds, deux grands labrys sommeillent,
Qui, pour le moindre bruit, brusquement se réveillent,
Ecoutent un moment, puis, lentement, leurs yeux
Se ferment à demi sous les longs poils soyeux.
Un chat, pelotonné près de la cendre chaude
Ronronne doucement. La fermière Michaude

Fait tourner son fuseau d'un doigt preste et nerveux.
Sur un très vieux bahut, brûle un quinquet fumeux.
Sous la porte, parfois passe, en sifflant, la bise.
Le feu, sous la rafale, en pétillant s'attise ;
La flamme, s'avivant, éclaire tout d'un coup
Le coin sombre où reluit le cadran d'un coucou.
Tous écoutent. Le vieux parle, parle sans trêve.
Son regard fixe, au loin semble poursuivre un rêve ;
Rêve ébauché là-bas, sur les flancs d'un côteau,
Pendant qu'autour de lui gambadent des agneaux.
Rigide, enveloppé dans son manteau de bure,
Il sait, depuis longtemps, lire dans la nature.
Son âme de poète a souffert bien souvent,
De ne point animer le cerveau d'un savant.
Il voudrait mieux parler, mais sa petite histoire,
A le don de charmer son naïf auditoire.
Pourtant, dans ce milieu de pauvres paysans,
Dont la plupart blanchis et courbés par les ans,
De quoi peut bien parler le berger ? Quel mystère
Peut émouvoir ainsi ces rudes prolétaires ?
Est-ce un conte effrayant de quelque revenant ?
Ou les exploits grossiers d'un renommé manant ?
Son troupeau, seul, fait-il l'objet de son verbiage ?
Donne-t-il des détails sur quelque long voyage ?
Non ! ce pauvre berger, aux membres tout tremblants
Ce simple qui, d'instinct, trouve des mots troublants.
Ce rustre aux cheveux blancs, explique à sa manière,
Que l'âme dans le corps, n'est qu'une prisonnière.

*Médium* : E. DURAND. — Pierre-Jean DE BÉRANGER.
1780-1857.

---

## COMMUNICATION OBTENUE PAR Mme L. A..., MÉDIUM ÉCRIVAIN

Ame consolatrice, refuge des malheureux, abri des tristesses et des larmes, sois bénie ! O Vierge que l'on implore, protectrice des petits et des grands, des faibles et des forts, bénie, sois-tu !

Sous ton aile maternelle, la paix revient au foyer ; le calme renait, succédant à la tempête effroyable, déchaînée avec fureur !

Ton nom, évoqué, dissipe les ennuis et les peines, ranime la foi, et donne, au pauvre, le soutien fidèle, dans sa médiocrité, et dans le chômage auquel il est soumis, bien souvent !

D'un regard doux, et cependant profond, tu sondes les esprits et pénètres jusqu'à l'âme !

Oui, tu lis en nos pensées, et nul travers n'est méconnu de ta science et de ta sagesse ! Les enfants sont tes aimés : tu chantes leurs grâces et leurs sourires ! Leurs gentillesses te ravissent et, sur leurs fronts, tu déverses le parfum de ton amour maternel ! O anges du Ciel ! qui assistez à ces transports d'allégresse, qui vivez des beautés infinies, auréolant la Vierge, et qui participez, par vos chants enthousiastes, au bonheur qui l'environne, soyez, à votre tour, les propagateurs de fluides plus nourris et plus abondants, vers cette terre éplorée !

Que d'amertume ici-bas ! Que de luttes quotidiennes ! Que de pleurs versés en secret !

Attirés vers vos frères, secondant leurs efforts pour le bien, plus facilement, ces derniers pourront parcourir les étapes, hérissées de difficultés, jetées sur leur route !

Les épines et les ronces déchireront moins cruellement leurs mains. Leur visage, à l'abri, de par votre généreuse intervention, ne subirait, dès lors, aucun contact avec ces rudes piquants, et il ne s'ensuivrait aucune gouttelette de sang.

Oui, venez à notre chaleureux appel, venez, venez ! Venez donner à notre esprit apeuré, l'équilibre dont il a tant besoin. Nous sentirons, par ces forces décuplées, qu'une régénération s'opère ; et, plus puissants, nous marcherons hardiment face au progrès.

O Vierge Sainte ! Mère d'amour et de bonté, soyez toute indulgence pour les petits et les grands, tous enfants, repentants et vaincus !

O Christ ! qui fûtes à votre tour soumis aux tribulations des martyrs ; pitié, pitié !

L'univers renferme des êtres suant le crime, perpétrant des infa-

mies immondes, mais coudoyant des esprits avancés, doués d'une âme d'élite.

Ces inepties les font souffrir atrocement ; et pieusement, ils implorent Dieu pour un revirement complet, dans ces fluides retardataires et abhorrés.

Ne pourrait-on inculquer plus de jugement et changer ces vils sentiments, en pesant fortement sur leur conscience ?

Non, dites-vous ? Le libre arbitre est un fait acquis ! Et chacun ici-bas, a la faculté de suivre son penchant, son instinct, encourant seul la responsabilité de ses actes !

Il est une loi d'harmonie régissant tout dans l'infini ; et, l'acheminement vers le beau, ne peut s'obtenir que graduellement, par des idées saines, s'ennoblissant et s'élevant, avec la purification de l'âme.

Aucune ombre ne saurait l'atteindre ni amoindrir sa pureté.

*Avec mes frères je combattrai tout penchant au mal ; avec eux je souffrirai* pour le rachat de pensées mauvaises et malsaines ; et, sûrement nous arriverons au faite de l'illusion vraie, réelle, accomplie, nous montrant le Ciel dans toute sa pureté et nous incitant à vivre à notre tour heureux dans ce séjour harmonieux et béni !

O ! Vierge Sainte ! Mère consolatrice de tous les affligés qui recourent à vous, soyez notre ange tutélaire et priez pour nous !

Edmond VERDIER.
(Décédé en 1876)



# NOTRE FEUILLETON

## PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

*(Suite)*

La nuit venue, une petite caravane quittait furtivement la ville. Elle était composée de la famille du forgeron et de Rana que nos lecteurs ont

sans doute reconnu. Sur le cheval du jeune homme, Kido a entassé ses objets les plus précieux et tous, sans regrets, quittent ce pays maudit.

## Anita

Des siècles se sont écoulés depuis ces évènements. La Révolution française est à son apogée. C'est le soir. Sur une route du Languedoc un homme, à cheval, chemine lentement, au pas de sa monture. Il parait inquiet, indécis ; ses yeux cherchent à percer l'ombre naissante. Sa mise, quoique fort simple, laisse percer une élégance naturelle. Ses traits distingués, son teint mat, font deviner un aristocrate, quoiqu'il laisse pousser, sans soins apparents, ses cheveux et sa barbe qu'il a très noirs. Avisant devant lui un paysan, qui, ses outils sur l'épaule, sortait d'un sentier aboutissant à la route, il poussa son cheval vers lui.

« Citoyen, dit-il, pourrais-tu m'indiquer une auberge où je puisse « passer la nuit ?

L'interpelé s'arrêta net, dévisagea avec attention son interlocuteur et brusquement :

« Mais certainement, M. le Marquis, vous n'avez qu'à me suivre ».

Le cavalier eut un haut-le-corps de surprise. Instinctivement son regard scruta les alentours. Sautant de cheval, il prit le paysan par le bras et le regarda avidement. Ce dernier, un bon sourire éclairant sa face, se laissa complaisamment dévisager, jouissant de la surprise de son interlocuteur. « Mais qui es-tu, dit enfin ce dernier. Malheureux, tu veux « donc me perdre en me donnant mon titre. »

« Non, M. le Marquis, vous sauver au contraire. Ainsi la barbe me « change à ce point que vous ne me reconnaissiez pas ? Je vous ai pour- « tant bien reconnu moi, malgré vos cheveux embroussaillés. Et ceci, « monsieur, ne vous rappelle rien ? » Ce disant, il déboutonna le col de sa chemise et mit à jour une cicatrise qui allait du cou à l'épaule.

A cette vue le marquis n'hésita plus. Pressant le paysan contre sa poitrine : « Comment, c'est toi ? toi ! Juramy. Est-ce bien possible ? ne « suis-je pas le jouet d'un rêve. Oh ! oui, je comprends, va, maintenant « je suis sauvé, du moment que tu es là ! Mais, comment se fait-il que « je te rencontre ici ? Comment y es-tu venu ? Que fais-tu ici ? »

« Je vous expliquerai tout cela, dit Juramy en souriant de l'exubérante « impatience du jeune homme ; mais l'endroit n'est pas propice. Vous « allez me suivre, et, une fois en sûreté, chez moi, je satisferai votre légitime curiosité. »

« Votre cheval me parait assez fort, et, si vous voulez bien me pren-
« dre en croupe, nous serons plus vite rendus. »

Le marquis remonta à cheval, et, prenant son compagnon derrière lui, fit prendre le grand trot à sa monture dans la direction indiquée par le paysan.

Le marquis d'Av... descendait d'une très vieille famille du Dauphiné. Le fondateur du nom, leude de Charlemagne, au retour de l'Espagne, fut laissé, par l'Empereur, sur les bords de l'Isère, avec un château fort et un comté, en récompense de ses loyaux services et pour lui permettre de soigner ses glorieuses blessures. Depuis, de père en fils, le comté, changé en marquisat sous le règne de Louis XIV, avait été maintenu dans toute son intégrité, jusqu'à la grande Révolution française, et c'est son dernier représentant, obligé de fuir après le sac et l'incendie de son château par les farouches montagnards, que nous trouvons au début de ce récit.

Gaëtan d'Av..., orphelin, de bonne heure, avait été élevé, par un oncle maternel, chanoine du diocèse de Grenoble, dans la plus grande austérité et le respect du nom et des traditions les plus sacrées de sa famille. De nature douce et loyale, il avait su, tout en tenant son rang, se concilier un dévouement et une grande estime, de tous ceux qui l'approchaient, qui contrebalançaient l'antipathie que son tuteur, homme froid et dédaigneux pour les petits, inspirait à tout son entourage. Aussi l'assaut que les sans culottes livrèrent au château, avec des cris de haine, était plutôt dirigé contre le chanoine que contre le jeune marquis ; et, si ce dernier pût aisément s'échapper, les poches bourrées d'or et monté sur un de ses meilleurs chevaux, c'est que les assaillants fermèrent volontairement les yeux sur sa fuite, en souvenir de son aménité envers les humbles.

Juramy, un de ses anciens piqueurs, avait été chassé du château par l'oncle pour avoir refusé de châtier, à coups de cravache, une pauvre veuve qui avait commis la lourde faute d'avoir coupé un arbuste, en ramassant du bois mort dans l'immense parc du château, et, chose plus grave, d'avoir accompli ce forfait un dimanche.

Revenu dans son pays, il s'y était marié et faisait valoir une petite ferme appartenant à un riche marchand de Valence.

Après avoir parcouru une demi-lieue sur la route, les cavaliers prirent un chemin charretier sur leur droite, et, tout de suite, une clarté révéla la ferme toute proche. Des aboiements de chiens se firent entendre ; une

porte s'ouvrit et, dans la baie lumineuse, une silhouette de femme s'encadra.

Juramy, lâchant son compagnon, sauta à terre et, tenant la bride du cheval, invita le marquis à en faire autant, puis à voix basse :

« Maintenant, M. le marquis, pour votre sécurité, laissez-moi faire et « ne faites que répondre, sans vous en offusquer, à tout ce que je vous « dirai. Puis, élevant la voix :

— « Là ! Citoyen, nous voici arrivés. Femme, Joseph est-il rentré de « la luzerne ? »

— « Non, Juramy, répondit l'interpelée en s'avançant ; te voilà le « premier revenu. »

— « Et Rosette ? »

— « Rosette est entrain de traire la chèvre dans l'étable. »

— « Bien, fais entrer ce citoyen, pendant que je vais moi-même « panser son cheval. Puis, baissant la voix et prenant le jeune homme « par la main :

— « Françoise, c'est mon jeune maitre, Monsieur Gaëtan, que je « t'amène. »

La femme eut un, oh ! de surprise que son mari réprima d'un geste, imposant le silence, pendant qu'il promenait un regard soupçonneux autour de lui.

(*A suivre*).

---

# OMISSION

**Une erreur de composition a fait omettre toute une phrase dans l'article « Reminiscences » de notre collaborateur Joseph d'Algérie. N° 39 de la *Vie Future*, page 61, dix-septième ligne.**

**Lire : S'il se livrait à l'analyse exacte et complète de ses mœurs, de ses sentiments, de ses pensées, et si cet homme était sincère, il deviendrait indulgent pour autrui, même pour les pires coupables. L'hypothèse seule que tous les éléments de sa vie et de son être pourraient être révélés comme en public.**

---

*Le Gérant :* E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER